



Myrtille

Erckmann-Chatriaux / Thierry Chapeau

1

Quelques volées de pigeons tourbillonnent autour. Des poules se promènent le long des haies, un coq se perche sur le petit mur de son jardin et sonne le réveil ou la retraite dans les échos du Falberg. Deux rameaux de vigne grimpent à la façade et vont s'épanouir jusque sous le toit.

Si vous gravissez l'escalier, vous découvrez la cuisine avec ses plats fleuronnés, ses soupières rebondies ; si vous ouvrez la porte à droite, vous entrez dans la salle aux vieux meubles de chêne, au plafond rayé de poutres brunes, à l'antique horloge de Nuremberg qui bat la cadence.

Eh bien, mes amis, telle était la maison des Brêmer, tels étaient Brêmer lui-même, sa femme Catherine et leur fils, le petit Fritz.

Brêmer se trouvait être un des meilleurs bourgeois de Dosenheim. Il aurait pu devenir maire, mais se souciait peu des honneurs.

2

Son unique plaisir, une fois le travail des champs terminé, était de décrocher son fusil, de siffler son chien Friedland et de faire un tour au bois.

Or il advint que le brave homme, rentrant un jour de la chasse, rapporta dans sa grande gibecière une petite bohémienne, vive comme un écureuil et brune comme une groseille noire. Il l'avait trouvée dans le sac d'une malheureuse femme gypsie morte.

3

Sa femme, Catherine, cria et protesta, mais comme Brêmer avait l'habitude de commander chez lui, il déclara simplement que la petite serait baptisée sous le nom de Myrtille et qu'on l'élèverait avec le petit Fritz.

Il va sans dire que toutes les commères du village contemplaient tour à tour la petite bohémienne :
– Ce n'est pas une enfant comme les autres, c'est une païenne, une vraie païenne, disaient-elles.

4

– Prenez garde, maître Brêmer, les bohémiens ont les doigts crochus... Quand on élève des fouines, un beau matin, elles étranglent votre coq et prennent la clef des champs.

– Allez-vous-en au diable, criait Brêmer. J’ai vu des Juifs, j’ai vu des Italiens, des Allemands et des Russes ; les uns étaient bruns, les autres noirs, les autres roux ; les uns avaient le nez crochu, les autres le nez camard et partout, oui, partout, j’ai rencontré de braves gens.

– C’est possible, disaient les commères, mais tous ces gens-là vivaient dans des maisons, tandis que les bohémiens vivent en plein air.

– Allez, allez ! Je n’ai pas besoin de vos conseils, disait-il.

Douze années passèrent. Autant Fritz aimait aider son père, autant Myrtille se souciait peu de participer aux travaux de la maison. Catherine s’en plaignait amèrement et Brêmer souriait en lui-même.

5

Quand les jeunes filles de Dosenheim, le matin de la lessive, l’appelaient « la païenne ! », elle se regardait avec complaisance dans la fontaine, souriait et murmurait :

– On m’appelle la païenne parce que je suis plus jolie que les autres.

Et du bout de son petit pied, elle agitait l’onde en riant aux éclats.

6

Tous les ans, après les récoltes, Fritz et Myrtille passaient des journées entières loin de la ferme à faire paître le bétail, chantant, sifflant, cuisant des pommes de terre sous la cendre.

C’était les plus beaux jours de Myrtille.

Assise près du feu de chènevottes, elle restait des heures entières, comme perdue dans d’immenses rêveries. Les oies sauvages qui traversaient le ciel désert semblaient l’attrister jusqu’au fond de l’âme. Elle les suivait d’un long, long regard et, tout à coup, se levait et s’écriait :

– Il faut partir... Il faut partir... Je m’en vais !

7

Puis elle pleurait la tête entre les genoux. Fritz, près d’elle, pleurait aussi, disant :

– Pourquoi pleures-tu, Myrtille ? Qui t’a fait de la peine ? Est-ce un garçon du village ? Dis... Je tombe dessus... Dis seulement !

– Non !

– Mais pourquoi pleures-tu donc ?

– Je ne sais pas.

– Veux-tu courir au Falberg ?

– Non... Ce n’est pas assez loin.

– Mais où veux-tu donc aller, Myrtille ?

8

– Là-bas !... Là-bas !..., faisait-elle, montrant bien loin au-delà des montagnes, là où vont les oiseaux ! Un jour qu'ils se trouvaient ainsi, vers midi, la chaleur était si grande et l'air si calme que pas un insecte ne bourdonnait, pas une feuille ne murmurait, pas un oiseau ne gazouillait. Fritz s'était étendu dans l'herbe, le chapeau sur les yeux. Myrtille ne ressentait pas cette chaleur accablante. Ses grands yeux noirs parcouraient les sombres colonnades de la forêt, les crêtes arides, les rochers semblaient revêtir pour elle un sens profond, mystérieux...

Elle se mit à fuir. Elle courait, courait. Vingt minutes après, elle atteignit la crête de la Roche-Creuse qui domine le pays d'Alsace et les cimes des Vosges.

9

En présence de ce spectacle grandiose, la jeune bohémienne sentit sa poitrine se dilater et son cœur battre avec une force inconnue. Reprenant sa course, elle s'élança dans une crevasse tapissée de mousse et de fougères pour gagner le sentier des pâtres à travers les bois.

10

Toute son âme, toute sa nature sauvage éclatait alors dans son regard avec une puissance inouïe ; elle était comme transfigurée, courant, bondissant, s'arrêtant aussi parfois brusquement pour observer les alentours : un arbre, un ravin, une mare isolée, un pâquis aux grandes herbes odorantes. Non, elle n'avait jamais réfléchi à ces choses, mais l'instinct la guidait, et c'est ainsi que, poussée par cette force étrange, elle atteignit, au coucher du soleil, le plateau déboisé de la Kohle-Platz où les bohémiens qui vont d'Alsace en Lorraine s'arrêtent d'habitude pour passer la nuit et suspendent leur marmite au milieu des bruyères.

11

Là, Myrtille, fatiguée, les jambes meurtries, sa petite jupe rouge déchirée par les ronces, s'assit au pied d'un chêne. La nuit vint. Les étoiles apparurent par milliers dans les sombres profondeurs du ciel, puis la lune se leva. N'en pouvant plus, elle s'affaissa dans les bruyères et s'endormit profondément. Il faisait grand jour quand Myrtille s'éveilla dans la solitude du Hârberg. Une grive chantait au-dessus d'elle, une autre lui répondait au loin, bien loin dans la vallée. Près de là murmurait une source. L'enfant n'eut qu'à tourner un peu la tête pour voir l'eau vive jaillir le long du rocher et se répandre dans l'herbe. Une odeur de myrtilles lui fit alors ouvrir ses jolies narines. Elle ne se trompait pas : les bruyères en étaient pleines. Elle en cueillit puis alla puiser quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main. Elle pensa alors à Brêmer, Catherine et surtout à Fritz.

12

Soudain, un bruit de pas dans les feuilles sèches lui fit lever la tête. Elle allait fuir quand un jeune bohémien, grand, svelte, le teint brun, les cheveux crépus et les yeux brillants, se laissa glisser le long du roc.

La regardant d'un œil ravi, il s'écria :

– Almâni ?

– Almâni, répondit Myrtille toute émue.

– Hé, fit le garçon, de quelle troupe viens-tu ?

– Je ne sais pas... Je cherche...

Et sans détour, elle lui raconta comment Brêmer l'avait élevée, et comment elle s'était échappée, la veille, de sa maison. Le jeune bohémien souriait et montrait ses dents blanches :

– Moi, dit-il en étendant le bras, je vais à Hazlach. Demain, c'est la grande foire, toute notre bande y sera. Les femmes diront la bonne aventure et nous ferons de la musique. Si tu veux, viens avec moi !

– Je veux bien, dit Myrtille en baissant les yeux.

13

Il lui prit la main et ils partirent, chantant et galopant tant ils étaient heureux.

Depuis ce jour on n'a plus entendu parler de Myrtille.

14

Fritz faillit mourir en voyant qu'elle ne revenait pas. Mais, dans les bras de Grédel, il se consola de son malheur. Catherine était satisfaite, car Grédel était la plus riche héritière du village.

Seul Brêmer resta triste. Il avait fini par aimer Myrtille comme sa propre enfant.
